

**Trente-six chandelles avant la nuit
et une pour l'escompte**



Anna Jouy

Editions QazaQ

ISBN : 978-2-492483-13-4

1

Une écorce craque et l'arbre, écuissé battu emporte dans sa mort l'homme qu'il fût. Fût tambour cercueil, arqué de vins, les sèves pour l'unique essor d'un moineau. Et nous arbres sans envergure, ramures à l'essai. Est-ce juste prière ? Notre sagesse n'est pas mûre. Elle attend qu'une liane grimpe les échelons du dieu. Nos mains élèvent des poissons de nuage, offrande qui remonte le vent. Sur chaque feuille j'écris. A ma hanche les nodules du lierre. La tête toujours au Nord pour la mousse et le baiser. Arbre couché sans mobilier creusé. Navire bas. Ci-git ton vœu, la caresse inatteignable des hommes. Branches, nos cheveux. Anges, nos fils. Arbre, rompu. Ton pain grave sèche. Au sol. Alors butter un grain. Demain le premier mot, sur chaque feuille j'écris.

Trente-six chandelles avant la nuit et une pour l'escompte

2

Les arbres bordent les allées du dimanche, reposoirs de linges et d'ornements. Grande procession de guenilles. Inventer des roseaux à la prière, des devoirs libres, calames d'un peu de temps. Jeter des ricochets et des trous jusqu'au ciel, cette écuelle large et plate comme la mort. Et dedans notre contenu lâche.

3

On a mis le troupeau des écumes à la dèche, au séchoir du grand air. Un souffle et tout s'enfuit, la cambrure et le voyage. J'ai deux rames agrafées dans l'encolure. Frissons. Les feuilles volent. Des grains de Larsen pris dans des embouteillages, ça gaze le vent contraire. Défolier l'arbre, -puis-je dire le *soufflier* ?-, des lourdeurs de la mort. La pluie dans le bocal fiévreux de l'étang. Je vais à la pipette creuser la place du nuage. Profonde est la province de la peur.

4

Pourquoi le ciel toque-t-il à ma porte, chaque orage commis de voyage... C'est de colère que j'ai faim. D'un monologue de fusil. Pierre contre pierre. Eclairage de silex, brouté à ces molettes d'un pur ciel. Du noir parfait à ce qu'il faut pour ouvrir un crâne d'encre jaune. Déglacer à l'eau de pluie le suc du feu. Le grésil chante la claque des opéras du monde. Et moi, je respire dans un mouchoir le chloroforme de la lune.

5

Evolution de l'encre. Et ces deux mouvements de l'envahissement de l'ombre, celle qui gomme, celle qui écrit. La mort, la revoilà... Qui frôle les masses et tient toupie debout dans l'univers. A la bonne distance, flux et reflux. De la juste pesée des corps et des oiseaux. Debout parce que la vie le reste. Combinaison des balances Roberval, des plots de fonte et des équilibres. Notre chute encore ploie au pendule, contrepoids d'obscur à cheval de soleil. Il est temps de purifier la tombe.

6

Il n'y a qu'un peu de saoulerie aveugle, les restes de la nuit en accroc sur le cortex des anges.

Qu'un peu de paix à balayer dessous la table et son café qu'il faut descendre, deux balles à vif dans les tempes. Il n'y a qu'à écouter les roulements d'hélices du vélo, indices avant-coureurs d'une piste d'envol. Prendre rotor et monter, ascension païenne, comme une cendre du magma de Newton. Il n'y a qu'un boulier traversant les barres fixes de la vie. Je pousse du doigt des sizaines de petits scouts toujours prêts à arrondir la fin du moi. Je vieillis mal ou bien, cela dépend du profil et des avatars. Il n'y a qu'un son, un piaillage de volcan. Le feu a mal dormi sous le bac d'obscur, des boulets de songe encore vifs et ces rôts qui dégagent en geyser. Ah! C'est du beau l'amour so-litaire ! Il n'y a que des portées célestes. Je suis du signe du taureau constellation à cornes et patience assise. À mes seins se pendent les prairies indiennes et le Migoo des aubes, celui qui lévite en ciel comme un ballon d'enfant aux chaussures neuves.

7

Alors nous l'avons bien prononcée, nous l'avons dépliée de nos lèvres, martelées, étain qui brille. Nous l'avons dite et elle s'est dressée, lente multiple comme un souffle feuilleté les secondes et ventile le grand livre. Glisse et s'abat le portrait de Mort la dite. Alors nous l'avons bien reconnue, comme un enfant dont on a cherché chaque pièce pour recouvrir son visage. Chaque pièce sauf pupille, noire absence et de cela nous nous sentons coupables car pupille est enfant et il ne reste alors que l'orpheline image de Mort l'esquisse. Nous l'avons dénombrée aussi, parce que le temps ne se passe d'aucun chiffre, boulier sans faille arithmétique où s'arrêterait le décompte. La Mort est un cancre impatient qui se joue des hasards par paresse et soupir. Mort soldée jusqu'à cette effraction où tout s'achève et se recrée.

8

Quel est le mot de passe ? Un sphinx longe l'horizon, quelques ailes et un feu. Un mot fera-t-il apéro avant l'agape ? Matin à dissoudre dans l'étoile effervescente d'une aspirine. Quel est le mot de passe... Le cadenas du ventre et des paupières tient happeau, petits biscuits de merle picorés sur le chant. Quel est le mot de passe pour aller, à rambarde de misère, quêter son lot d'amour ? Quel est le mot du juste, celui de vérité... Le vin est coulé depuis longtemps comme une tache dans mon froc. Sésame des arcs brisés à la nuque du ciel, je ploie sans le moindre ressort. Quel est le mot de passe... Celui qui digère les peurs et fait crever les fous, aiguille à découdre la vie des placentas de rires. Celui qui vaut cent balles. Celui des cortèges, la fange temporelle à la fleur de semelle. Celui des carences de fers, des portes du lion, des rondes enfantines, ma bague au secret de quelque prière. Celui de cet adieu ou de ce revenir, mésanges mandarines de cette aube nouvelle. Le savoir m'appartient-il...

J'espère comme se soulève la respiration. Voici que s'est ouvert le magasin des génocides et ses foulées de monstres. Harpon de l'innommable luisance des nébuleuses de haine. Le méésentère lépreux des cheries verbeuses annonce des levains noirs. Enseigne lumineuse claquant son fouet dans la nuit de nos reins. Que va-t-il advenir du mien exclu... J'espère comme se soulève la respiration. Voici des opposants armés d'hirondelles, de passerelles et de génie., des colosses rouges dénazifiant le globe d'infusions et de meule. Se lèvera-t-on, élection d'une aube niellée de cris... Se lèvera-t-on, issue verticale dans ce monde couché... Mais debout suffira-t-il pour réduire nos fractures immobiles... J'espère comme se soulève la respiration. Glaise, terre grasse des urnes et des malaxes. Être assez fin pour prendre l'interstice, il ne faut pas toucher, cohabiter sans possession. Je regarde dans mon jardin, ces existences dont il faut à tout prix assurer la prospérité, ô sœurs mes fleurs, ô sœur nature.

10

Faire. Nœud sur le filet de voix. Boucler ainsi les notes basses, les fonds d'étang serrés sous la langue. Friser les échardes. Circuit d'accrocs les dents pointues, fleur de gencives, dans la chair du son. Dentales en collier qui claquent et ces lames sifflantes, piercings pour arrondir le vent et le pousser droit jusqu'à la voile. Gonfler la roue de fortune et oser le voyage. Evacuer du lest, qui s'est assis sur les poumons. Tumulus de chagrins allaitant la mort. Faire. Dans les joues des amarres et des anneaux comme de la fumée à jeter aux Indiens. Messagerie de muqueuses, le jus de chaque mot coule et désaltère. Faire. Entrelacs, filet de voyelles enrubannées jusqu'au hoquet. Après. Simplement. Ce fait. Le dire.

11

Bien longtemps que nous n'existons plus. Que nos phalanges ne font plus d'attache sur les petits désespoirs. Berceuse d'encensoirs à chaque promenade. Bien longtemps que le sommeil a pris mon cou pour le pendre à l'ennui. Bien longtemps que je ne tiens à plus grand-chose qu'un fétu de la danse. Mâchoires allumées, tétant quelques ronds de fumée. Ça fait bien longtemps que je ne trouve plus demain ni demeure. Un abri, une aurore dans le saule pleureur. Cinq semaines de semences passées et la terre toujours fermée comme un oracle sec. Cinq semaines d'occultes graines, poches pleines des pots tassés de l'avenir. Bien longtemps étonné, si vite, si lent, si souvent. Je crois que c'est l'instant où l'on s'affole que ça n'existe plus.

12

A la longue question de la nuit, ne répondre que de tambours et du chœur des décès. Ne répondre que. Et laisser l'ombre départie poursuivre leurs voix. A la longue question de la nuit, n'avoir entre ses doigts qu'une église. Que ses respirations d'orgues et les trouées du ciel. Rejoindre d'une mélodie l'air d'une vie encore. Un chant calfeutre le mystère. C'est la fonte prévisible des parcelles, les cristaux de nos effrois. Ameuter les bouches, tasser les lèvres. Lamento des pierres. Barrage chargé de pluies. La mousson triste. A la longue question de la nuit, répartir ses suspensions en semences. Devenir son portrait à l'encens. À tisane de la discrète lampe. Ton front est ivre de ses négations. Dans sa marche jusqu'à nulle part, le pied peut laisser reposer le chemin. A la longue question de la nuit, ne répondre qu'au puits du jour. Car elle se tait. La nuit n'est pas : est-ce ton unique réponse ? Contrariant le fleuve sûr, elle, comme la traînée d'un doigt sale de vie.

13

Dans la chambre, j'assemble tous les bois. Les cèdres, les bâtons, les figuiers et allumettes, notre fagot doit grimper à pleines marches jusqu'au tas mort du ciel. Je n'excuse aucun feu, aucun désastre de fumées. L'incendie est une option qu'on ne gravira pas. J'assemble l'infusion des sèves les rudes écorces. Tu te tiens à la voûte, je monte ! C'est un travail ardu que tisser le radeau. Un travail où ma salive joue mal des cordes de l'emploi. Ce sont des lianes trop fluettes, des esprits dedans y nagent et courent. Possiblement le totem d'une vieille forêt. Dans ma chambre, cette palissade où tu perces des trous à l'aide de flaques noires. Peut-être. Je colle mon œil à ces fenêtres. Tu n'es jamais derrière. Et j'entends dans le cirque de la lune, ton rire qui se fout bien de moi.

14

Retoucher, les doigts croisés dans le dos, l'aveugle temps fini. Y poser ces recels de sacoche, loterie de l'innocence, ceux que la main seule élit et mène à la lumière. Tampons encreurs. Retoucher au braille de la respiration, mouvements secrets des poumons jusque sous ta langue. Je te raconte de mémoire dans les hoquets de l'étonnement. Retoucher. Reconstruire parfois des pans entiers qu'on a fait valdinguer. Ma vie fut ce que tu peux entendre. Une réglisse qui s'écoule dans ton baiser. Râtelier ce temps. De mes ressources d'ivoire. Collier de morsures contre le nègre espace des oublis. Tirer au tas. Rouleau amassé où se font des entorses les vieux pas. Dans mon sol, les lignes de fer, les raclures du passage. Et leurs rais fendus. Tant de sourires d'os. Ce sont de bagues saisonnières, qui me nouent à chaque mort. Migration interne. Des charrois de feu de tout bois. Lentement digérer son labyrinthe.

15

D'aucun son tirer l'alarme. Il règne ici le silence à naître. L'interstice départi où vaque encore ta mélodie. J'enclave ainsi la note, le salaire frigorifié des cloches. A cette heure de pointe. Le transfert médiocre de ce mot vers son champ sémantique. La mine exhumée et les fanes pantelantes de quelques obus. Ai beau testé l'insignifiance, toujours il y a ces résidus qui questionnent. Interrogations jetées en l'air. Retombées des mannes d'étincelles. Âpre est le goût de salive. Et ses finitions d'orties et de vinaigre. Ce qui revient à terre s'appelle tombe. Grave est l'épithète de l'ange.

Mettre un terme à la supposée beauté, à la pressentie laideur, à l'âge éternel, à l'insuffisante plénitude, à l'épuisée peau, à la certifiée défaite, à l'affaissement et au pli, à la fronce amère, à la course ridée, à l'eau qui tombe, à l'évident déchet, à la décrépitude, à l'idée fausse, à la fosse pesante, à l'absence minérale, au blush gris, au cerne de combat, aux mesures de réserve... Mettre un terme : ainsi je suis nommée. C'est encore de la manche. Tendre le crochet nécessaire et griffonner ma page. Je n'ai pu miser ni sur le ciel, ni sur un autre. Ce fut la première leçon : survivre en faisant le mot. Je n'ai rien trouvé de mieux pour tenir. J'aurai fait bien des trous où disparaître.

Cloître ou volcan, n'est-ce pas la même affaire, une ronde de feu où se noyer. Tu gardes à la paume un lac et le filet de sauvetage échappé du roseau. En corps dis-tu... Je te crois. Tendre les arches de reins, voûter l'espace et Dieu-le-Temple. Laisser fondre des péristyles aqueducs et murailles à l'éponge. Mélange de mort et de lave qu'on essuie, après. Marche des arbres, de la pierre empilée des fumerolles. Chaque pas prie. Et tout autour moulin et orbite circule ma mort qui effrite la vie. Ces promesses tatouées au bas de ciel. Demain reviendra la lumière. Ces choses promises. Ainsi nous, enfantés par le caillou et la révolution, sans cesse revenons à notre planète, démarcheurs de l'utile, un nécessaire de cireur, boîte de noir et brosse, rechercher l'éclat bleuté de notre cuir. Le soir arrive et brille.

18

Et puis parfois ce qui fonctionne à la roue dentée, les crocs descellant la poussière et d'huile et de gomme et de courroie, ça boume dans le soir, traces léchées blanches sur la route. Mécanique progression. Usage à contre sens des espérances, ce qu'on cherche à dire encore enfoui, la voix est dessous, dans l'internement, ce creusement qui tourne la raison, rabot et copeaux et trace de la chambre à la cuisine, de la fenêtre au mur, les veines du cou.

Chaque pas est un cimetière, j'enterre. Je catafalque l'effort, toujours brisé à la rotule. Semelle de plomb, imprimatur. Chaque pas poinçonne des aiguilles le trottoir du temps. Je couds la mort à ce bitume (seules les femmes peuvent user ainsi de leurs chaussures) Vivre, marche haut perchée. Pour claquer comme un clou qu'on enfonce. Pour le rituel de mitraille. Mourir à coups d'épingles, Saint Sébastien des orgasmes prolétaires.

20

Ce jour que l'on fait, -pour sa belle demeure-, qui se défait. L'articulation usée des pierres cède. Et s'écroule alors le pas construit. On avance longuement mer lampante. Et puis d'Est un rappel au pied de lune. Tout se démet. User de mots en écharpe flottante, cou enroué de mystérieuse réglisse. Et soudain le silence. Qui épèle le puzzle du vivre et plus rien sur la rase matière de l'oubli. Solidaire de l'instable. Où suis-je dans l'élan de mes bras. J'ai frôlé l'ongle gelé de ses doigts et déjà je retourne à l'étape sauvage. Je suis un fruit d'écume, constellations de bouches ouvertes. Un peu d'air plus loin et c'est l'huile des étangs. Où suis-je dans le mouvement de mes bras ? Le ciel mité de l'aube et moi dans l'acier morne des jours qui se retirent.

21

Passer le gué de la chambre. Un fleuve s'est assoupi sous le seuil de lumière. Barque jaune qui vaque à de vieux rêves. Avoir les pieds mouillés d'étancher le pas des étincelles. Passer. Après le franchir. Quand j'aurai soulevé le corridor et fractionné l'éternité en parts craquantes. Le plancher mètre mes exploits. Car la mue me défait jusque dans tes dépouilles. Les morts marchent toujours. Mortaise et bois d'entailles, leurs socques dans ma nuit. Passer. Passer et j'atteins le calme désordre des ampoules. Mince feuille qu'on glisse sous la porte.

Apprendre de l'ombre, la réapparition. Sa manière noire de passer sous le bras, petits poignets de solitude et pendaison de fruits de branches et d'altitude. Je vis à l'arbre de la nuit, dans sa veste rayée, bagnard décré des feuilles. Animal monté en graines à chaque rêve, les ongles ouverts et le sommeil érectile. Dans ma pupille dorment les plaines de la lune, loquet des cratères du mort. A cils battant, je chasse. Ce qui trace le chemin je le suis. Je le cherche. C'est l'esprit léger du poème, un peu de transparence imitant la fumée. On dit que ça tient du mirage. Je songe à la chaleur dégageant des déserts, la fuite trouble de l'âme. Un peu de mots assaisonnant ma faim. L'amour ne quitte guère la cellule de l'obscur. C'est pour ça que je dors à peine, que je me dresse. Pour écouter monter le frisson du fantôme.

23

Repas de broutilles. J'accommode les restes du vent. Quelques boccoux surpris à tenir leur chapeau. Fols épis du maïs des hommes. Egrenant à ma bouche le sucre et les abeilles. Saveur du songe, chemise, du précis de la nuit. Les recettes d'enclavement du faisceau de la lune. À fleur d'un monde où les femmes ont des noms de cratères. Cendre des morts ou vis d'anciens prêches du feu. Et mon attente, gousses amères de l'intranquille, vrille. Il dit, viens ! Et c'est une soute pleine. Et le drap blanc à tenir. A chaque bout du soir. Se rendre alors.

24

A l'autre bout de l'œil, dilapider les envies. Tout et rien. Picorer le vivre sans la satiété, une boule au ventre pourtant. Comment l'indigeste outre des jours squatte chaque lever. L'aube pleine, apéros sans fin et grignotages. Où sont ces repas emplissant le corps et l'esprit ? Et qu'ai-je à tendre sans faim la main vers les sébiles des passants ? Que leur importe et ne manque-t-il pas maintenant une table mise, une nappe belle et un temps d'autres scènes. Mais reprendre les peanuts de l'aurore.

25

Dans un rêve demain, nos sursis éteindront la lumière. Amonts de vieux fleuves. A l'appel d'écaillés, des sources tombées d'un réverbère. Tu remonteras le temps, le fuseau de poussières. De tes sagaies de reins. Mon corps, ta barque de belle meule. Au bief de ton œil, le chenal d'autrefois où nous baignions ensemble tes bras et mes cuisses. Oui, nos sursis s'éteindront. Dans un rêve demain, notre temps touchera le premier jour du cercle. L'ellipse que nous portions à l'annulaire. Soudée des larmes et du sel, achèvera sa course, nos dos à dos éperdus à courser des chimères nous mettront face à face. À bout de révolutions. Et le corps ancré, et l'âme engravée, détrempe éternelle, nous pénétrerons les pupilles de miroir.

26

Vous aussi n'est-ce pas vous avez vos journées sur les planches. Le couteau berceau trafiquant vos heures en dentelles. Perlouzes d'oignons frais qui vidangent les paupières. Vos dires suspendus à des cintres et des échasses. La liasse de la vie, un jour et mille coupures. Vous aussi, vous rendez dans les penderies du pied en cape, essayages de statues, de marbre ou bien d'éponge. Inventaire de toutes les corpulences Mais toujours sur le dos, la chemise à revers. On essaie son rôle, son chapeau, la paille du fantôme. On porte les habits choisis par les menteurs en scène. Dans la chambre costumière, vous aussi n'est-ce pas, ce profil tailladé au miroir, redites à voix basse vos mourantes répliques.

Vivre ces configurations disséminées, ces feux de Bengale. Jeter au ciel le sable et voir tomber des statues. Décentrement instables, tout me fuit et me répand. Semences troubles qui ne veulent rien dire. Et puis s'éloigner, recul de fusil, l'épaule douloureuse. Et voir que c'est un menu de syllabes, un ânonnement de cantique. Et qu'entre ces continents, bégayés, s'écrit une histoire. Ne l'avez-vous pas aimé cet Indien, ce totem qui fume... Ne l'avez-vous pas côtoyé à distance de lune et d'étoiles... N'était-il pas votre unique ciel de vie... Votre microcosme s'éteint. L'œil balaie les territoires du Nord, une perdition sang à sang des frères de la peau. Vous êtes seul maître du remord.

Et puis, la main abandonne l'élan, guerre de sécession des javelots et des balles. La force se dérobe, tranchée de bowling pour s'effacer parmi les quilles. Je roule encore, je roule en perdant du poème, cambouis de rotative. Élimant les croisières, ascèse des courants d'air. Une mue me déshabille, bobines de paroles, de rires électriques. Les fils dénudés, la pelote d'éclair. Quelque chose disjoncte à cœur. Les morts aussi continuent leurs poussées, au hasard pour faucher leurs resquilles. Cheveux ongles chrysanthème, ils vont encore un bout de chemin. C'est l'arbre couché que j'entasse, briques de feu, mortes sèves qui suintent. On dit de lui qu'il est vivant, bûches n'ayant plus que l'âtre pour atteindre le ciel.

Fermer les yeux, caillots de fenêtres dans ce beau crépuscule. La poigne du vent secoue le fer.

Je suis libre, je. Libre de joindre mon ombre à la nuit. Dessous le seuil, mon enveloppe de lumière, un mot qui te vienne. Découpe tranchée à l'âme, l'opaque citerne qu'on effeuille. Fermer les yeux, je t'immerge, j'éteins mon souffle dans les bulles du nageur. Je me noie dans le noir qui tombe. Derrière l'os, encore un éclat et la fonte du jour dans ces apéros de pupilles. Fermer, rejoindre dedans le mot qui reste. Rouge, tu sais, comme l'est le soleil trop fort quand on l'éteint.

30

Ça ne sert à rien de dire, les convois sur des rails filent à cheval de boulets. On doit bien tôt mourir, espacer son âme et son corps des champs d'éternité. Sentir ces étoffes à leur couture et le cri de la laine dont on tisse son dernier temps. Ça ne sert à rien, je croyais. Qu'une ouate blanche et ses hardes d'oies pures pouvaient absorber les jus de l'océan. Qu'on allait cimenter d'amour la fissure. La mort s'évente et ce n'est plus un secret. Bien tôt. On la retient encore en balbutiant des bulles et des dentelles. Elle s'amuse à l'écume et nous voile. Je dois mourir bien tôt.

31

Ce ne sont pas des poètes ordinaires. Ces ailes noires qui passent et rendent le ciel fou. Le grand schizophrène strie les espaces d'ombres et de bruissailles. Encore parfois des zèbres bleus. On essaie d'accrocher à la pluie la proue aigüe de la figure. Qu'emporte l'eau ces éclairs. Quand dans la chambre on voit s'animer le vacarme de la tête et qu'on dédouble ses orages pour un peu de compagnie.

Il faut lire dans la brume. Parfois les arbres et les branches écrivent, on dirait. Lire dans l'alphabet d'ouate le décousu des voix. C'est le braille du silence qu'on voit surgir et puis se perdre et j'aime ce qu'il raconte sous les doigts. Il faut y passer, sentir l'écorce de vapeurs, sentir le fruit majuscule de la buée. La terre me parle quand le ciel est si froid et dedans le flocon de l'automne, un recel d'encens. La plaine a ouvert le livre, graphies des bouleaux et des haies. J'apprends l'histoire de la mort qui estompe et voile, j'apprends mon jour aveugle. Le brouillard épigramme.

Regarde de plus près. Oui, sur le bas-côté de moi, il n'y a déjà plus personne. Qu'un accident de rouille et des herbes qui me percent. Je finirai avec Dieu à la bouche, autant que j'ai vécu. Tisanerie funeste. Dans le pré où j'ai misé ma tombe, c'est un ongllet de plumes et de moineaux. L'affaissement de ma cendre dans l'urne qui dérape. J'aime offrir au vent mon usure, indifférente, lente dans les travers des aubes et des hivers. Nous n'avons sur nous aucun signe de stupeur des digitales tristes. Nous avons gardé sauve la sépulture qui nous garde. Nous avons pris le temps de dénouer la gorge, le torchis de nos mots laissés dans leur tissage. L'épaisseur opaque du pays intérieur, l'histoire de l'exil et des frontières à franchir. Des lèvres refermer la douane. Laisser s'accomplir le silence. Allonger son ombre entre les draps, futaine dans la soie. Si rugueuse est l'âme, qu'aucune caresse ne peigne.

Un à un tu déchires. Je ne suis qu'un livre aux abois. Tu dépouilles l'orbe, le cœur de l'arbre dénoué. Je t'ai vu détendre mon ressort, de l'acier de mes jours jusqu'au nœud dont je me suis découlée. Un tour de force contre un détour de Terre. Ma vie ne me rassemble plus. Je suis du morceau, du résidu, du copeau. De l'insupportable fragment, des parcelles sans retour. Mon corps vient de détailler ses entailles, la désunion des chairs, page après page. N'avions-nous rien écrit là-dessus qui vaille ? Mon lexique est en reste, la demeure enclose des mots sans collier. N'essaie pas d'en faire une famille. De me faire croire à des généalogies de racines. Ce sont des sèves vivantes qui n'existent plus. Et quand je viens compter à la coupe le temps qu'il me reste, j'aligne sur le boulier les coques de l'écorce.

S'approche le jour où il faut ouvrir la porte du mort. Repousser de soi les murs de sel, de bois et ceux du souvenir. Je vais écarter les deux horizons, et de là où je vous garde secrets regrets laisser tomber la pluie. Dans la boîte vide de la maison vos pas toujours fendent ma vie et vous vous inquiétez de me savoir ici perdue. J'entends vos craquements, vos séjours de grincements et d'ampoules qui s'achèvent. Vous n'aimez plus votre prison. Et il faudrait vous jeter au vent, qu'il organise enfin votre ultime voyage. Mais je suis l'urne grise de votre mort. Le bol de céramique de votre désert. Je suis le nœud du mouchoir de l'oubli. Je vous retiens et votre aile brisée comme une trace de souffrance git encore sur le sol. Avez-vous pleuré... Ma question ressemble à un boulet.

36

Je commence le jour par la porte des morts. Regarde mon sol, si je m'y allonge c'est qu'ils me brûlent encore. Et sur la terre des pas, j'embrasse parfois la nuit qu'ils me laissent par terre. Je commence par la porte sans battant. Le chemin des pierres de mémoire. Le gravier et le sable de l'Est à ma fenêtre élève des silhouettes. Je fonds la mienne, il faut devenir un peu d'or pour payer son tribut de soleil. Les quittances célestes s'arrachent du calendrier. On m'accorde de vivre un autre jour. Je commence par la porte du revenir. Je quitte le grand désert des gestes du sommeil. Voici l'aube. Ne m'aimez pas, je m'étire. Vos paroles nouent autour de moi des lacets, ficelles de collier et de chandelles.

Escompte

Voilà qu'un rêve me ramène à la ligne, j'entends encore le tricot de la Remington du temps. Il faudra à nouveau filer la cantate du vacarme, ouate assourdissante. Tirer sa portée. Le silence colle à la peau que l'aube déchire. Ce craquement d'infortune qu'on transforme en or. Je voudrais une monnaie d'aspirine, un sirop contre le bruit. Avaler une plage. Là-bas, hors les murs, le tapage déjà et les étoiles tombent, aiguilles de Noël. Je rentre dans l'élosion vitale. Il faut apprendre à écoper son souffle. Quelque rapine muette, des centimes de tempo. Mourir suspendue à l'anneau acrobate. Je vole et le chapiteau enfin s'éteint...

L'air est vif. Traître. On respire à pleins couteaux. Une descente aiguisée du ciel au corps. Estoc. Partout le nerf de la neige. Une prévision dure pour la chute silencieuse d'une poignée de plumes. Les gens comme moi se méfient de la douceur. Ils pensent que quelque chose cloche, comme une bosse sur le dos couve des ailes qui ne s'ouvriront pas. Le vent, beaucoup de vent: l'arbre traduit. Je décrypte ensuite en repeignant mes cils. Ce matin est un manifeste. Je résiste. Tu peux toujours m'annoncer mon départ. Si quelque chose doit tomber, attends-toi à ce que ce soit tout bêtement le ciel.